

Est-il naïf de croire que le théâtre peut être un espace de résistance face aux nouveaux totalitarismes ?

Intervention de Max Lebras à Grenoble en mai 2016 lors du Séminaire Européen organisé par le *Réseau du Jeune Théâtre Européen* : Échanges Culturels de Jeunes par le Théâtre : Quels enjeux et quel avenir dans un monde en crise ?

On peut raisonnablement estimer qu'au théâtre, on joue à cour ou à jardin, mais on ne joue pas dans la cour des grands. Les grands, ils jouent sur des plateaux de télévision, ils se montrent sur des écrans de cinéma, ils font le buzz sur Internet. Face à ces machines qui démultiplient à tout va, tout et n'importe quoi, notre impact semble dérisoire, nous ne jouons pas à armes égales. Nous ne pouvons que reproduire chaque soir, une à une, nos créations théâtrales devant un public limité de spectateurs.

Dès lors, le théâtre peut-il résister à ces rouleaux-compresseurs que sont les médias de masse ? Les médias de masse, on les consomme sans avoir besoin de mâcher, la digestion est instantanée. Les images fusent et, par leur potentiel fascinateur, vont s'imprimer quelque part dans notre cortex sans qu'on puisse vérifier qu'elles n'y laissent pas des traces subliminales. L'efficacité pour le contrôle des pensées, pour le formatage des populations, pour l'uniformisation des désirs... est redoutable. Nous pourrions espérer une indigestion collective mais c'est plutôt une addiction collective aux objets connectés qui se généralise.

On nous promet une *réalité augmentée* et cela peut nous laisser perplexes. Ce que nous voyons dans des écrans ou des lunettes 3D, est une réalité certes impressionnante mais elle n'en reste pas moins pixellisée, fragmentée, incomplète. Le monde qu'on nous vend, nous coupe chaque fois plus du monde réel. La séparation de l'homme avec l'homme se poursuit par écrans interposés. Bientôt nous pourrions nous passer totalement de la présence physique d'un autre individu de notre propre espèce pour survivre, une aberration pour le règne animal dont, à mon humble avis, nous faisons partie !

Mais aujourd'hui, nous n'en sommes pas tout-à-fait là, et il y a un aspect de l'humanité qu'ils n'arrivent pas encore à reproduire, c'est son épaisseur, son énergie, son odeur. Oui, l'humanité ne se fabrique pas, elle se respire. Lorsque des spectateurs regardent des acteurs en chair et en os, respirent le même air, ils échangent une part d'humanité. Cette proximité titille l'intelligence du corps en même temps que celle de l'esprit. Se raccrocher à cette humanité réelle, directe, sans artifices qui nous mettraient trop à distance, cela est primordial à l'heure où l'humanité se pose la question de sa propre survie, où les activités humaines semblent perdre tout sens commun, où l'humain semble perdre contact avec ses semblables.

Le totalitarisme médiatique nous abreuve de prêt-à-penser et aujourd'hui, avec la démultiplication des applications mobiles, il nous donne l'illusion de pouvoir intervenir sur tout et à tout moment. Mais nous interviendrons principalement sur ce qui attire l'internaute, sur ce qui attire les annonceurs, sur ce qui fait commerce, sur ce qui distrait. Ces armes de distractions massives nous habituent à intervenir d'un clic... sans risque apparent. On nous donne l'illusion d'un pouvoir mais c'est pour mieux nous asservir, nous contrôler. Ne voyez pas ici un plaidoyer contre les nouvelles technologies mais une sérieuse inquiétude devant les bouleversements qu'elles impliquent dans ce qu'il reste d'humain dans nos rapports sociaux.

Et si, comme je le signalais en début d'exposé, nous ne semblons pas jouer dans la cour des grands, nous jouerons donc dans la cour des petits, des démunis, des déshérités, des oubliés, des sans grade, des sans voix, des révoltés, des rescapés de la vie, des pirates, des hommes et femmes *de bonne volonté*... Voilà ce qu'ont décidé de défendre les compagnies de théâtre-action en Belgique.

"Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse glorifieront toujours les chasseurs." En concordance avec ce proverbe africain, nous créons collectivement des pièces de théâtre qui nous ressemblent, qui nous rassemblent. Elle portent un point de vue chaque fois singulier sur des réalités que nous partageons plus ou moins. Par cette démarche, nous tentons modestement de construire des résonances, des dissonances.

C'est une manière de résister à la première forme de censure dans nos sociétés dites démocratiques: l'autocensure. Cette résignation que l'on acquiert progressivement et qui laisse à penser que nous n'avons rien de très important à raconter et qu'il est donc préférable de laisser parler les spécialistes: les politiciens, les syndicalistes, les scientifiques, les philosophes, les artistes... toutes ces personnes qui ont pour fonction de nous représenter d'une manière ou d'une autre, ceux qui vont pouvoir prétendre apporter des réponses à nos angoisses de l'existence.

Il faut reconnaître que généralement, nous ne sommes pas convaincus d'être bien représentés. Prendre d'assaut les scènes de théâtre, c'est un peu comme descendre dans la rue. C'est reprendre un peu de ce pouvoir qu'on a cédé à des représentants. C'est se réapproprier des espaces de paroles qui sont aussi des espaces d'écoute. C'est planter le décor de nos questionnements pour laisser germer des éléments de réponses. Le terreau, nous l'aurons nourri d'improvisations, de discussions, de tentatives, de reculs, d'excitations, d'hésitations, de doutes, de deuils, d'enthousiasme, de bienveillance, d'exigences, de défis, d'humilité, d'un trac partagé avec fraternité. La vulnérabilité des comédiens et des comédiennes sera transcendée par l'énergie collective. Nous ferons unanimité sur scène: unus anima en latin... un seul souffle.

A l'inverse d'une opinion lâchée anonymement sur un forum de discussion, nous prendrons nos responsabilités comme acteur/créateur d'une parole collective qui représentera un point de vue singulier sur le monde qui nous entoure. Ce sera bien souvent un regard critique que nous défendrons "corps et âme". Pour construire cette parole, nous ferons attention à une autre forme de censure: le consensus. La peur de déplaire pourrait nous pousser à modérer nos propos, à ne pas prendre le risque d'aller au bout de notre "démonstration dramaturgique". L'équilibre est un exercice difficile, une tension entre la volonté de provoquer... une réaction, un choc, un réveil des consciences... et celle de ne pas brusquer certains spectateurs qui pourraient ne plus nous entendre. Et, parce que nos spectacles sont bien souvent présentés devant ceux qui nous ressemblent, il y a évidemment une envie de fédérer, de rassembler, de se renforcer.

En tout cas, ces collectifs de création, même s'ils sont éphémères pour la plupart, laissent des traces que l'on espère indélébiles chez les participants et les spectateurs. Sur ce point là, on se rejoint évidemment avec les groupes qui montent des pièces d'auteurs ou de création collectives qui n'abordent pas nécessairement de sujets de société. Ils s'inscrivent à contre-courant de ce qui domine dans la société, et de manière particulièrement insidieuse dans le monde du travail

ou du sport de haut niveau: la compétition. Ce terreau-là n'est pas d'un même humus, il renforce tous les totalitarismes. Mais cela est peut-être un autre sujet.

S'il y a donc une *pratique commune* qui fonde les échanges culturels, ce pourrait être celle d'une résistance à ce qui nous éloigne d'une dimension humaine, à ce qui semble nous dépasser. Et vous aurez constaté que j'ai résisté à la tentation de nommer les *valeurs communes* comme demandé dans l'énoncé de la question, parce que les mots qui les nomment sont autant utilisés pour rassembler que pour diviser puisque ce qui est commun à un groupe suppose qu'il ne l'est pas dans les autres. J'ose espérer que cette *pratique commune* qui rassemble des jeunes depuis bientôt 28 ans, véhicule des valeurs qui sont universelles.